

Compte rendu et entretien avec l'auteure par Quentin Debray, *PSN. Psychiatrie, Sciences humaines, Neurosciences* [en ligne], nouvelle série, vol. 10, n° 2, Paris, Éditions Matériologiques (éditions électroniques en sciences & philosophie des sciences), décembre 2012, p. 85-94 [Mise en ligne en décembre 2012 sur <http://www.materiologiques.com/>]

**Véronique Taquin, *Un Roman du réseau*, postface de Laurent Loty, Hermann, 2012, 192 pages, 18 euros.**

La conscience fut l'enjeu majeur de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle, la personnalité pourrait constituer celui du siècle suivant. On sait que l'on désigne sous le terme de personnalité l'ensemble des caractéristiques régulières et permanentes d'un individu. Personnalité vient du mot latin *persona* qui désigne le

masque de théâtre. Psychologues et psychiatres ont proposé plusieurs modèles explicatifs de la personnalité. À la psychologie des facultés, à la psychanalyse, ont succédé les approches comportementale, sociale, cognitive qui ont rendu compte de la constitution et de la cohérence de la personnalité normale et des personnalités pathologiques. Le modèle le plus récent, celui de Jeffrey Young (2005), suppose que les troubles de la personnalité sont liés à la mise en place de schémas précoces inadaptés, lesquels se développent quand tel ou tel de cinq besoins fondamentaux n'a pas été satisfait au cours de l'enfance. Les thérapies proposées par ce psychologue invitent à revivre et à maîtriser les situations traumatisantes afin de réadapter les croyances et les stratégies qui se sont développées à cette époque. Des jeux de rôle sont alors pratiqués. Tour à tour, on le voit, la constitution physique, les fonctions psychologiques, le domaine affectif, les croyances et les attitudes comportementales ont été sollicités pour expliquer la personnalité. Nous remarquerons que, parmi les divers troubles de la personnalité, certains semblent structurés de façon nette et rigide (personnalités paranoïaque et obsessionnelle-compulsive), d'autres au contraire demeurent instables et variables (personnalités borderline, dépendante, évitante, schizoïde et schizotypique).

La littérature a suivi des chemins parallèles. Les personnages décrits dans la commedia dell'arte, puis par Molière, La Bruyère, Saint-Simon, Balzac et Proust sont charpentés de façon claire et homogène. Les descriptions physique, comportementale et psychologique nous paraissent cohérentes, sans doute parce que les types décrits correspondent à des régularités observées dans la société de façon assez courante. Il en est différemment avec Dickens, Gogol, Dostoïevski, qui préfèrent des personnages atypiques et étranges. Ils demeurent malgré tout cohérents dans leur bizarrerie. D'autres auteurs décrivent des personnages plus incertains. Chez Marivaux, les déguisements, les usurpations d'identité, les décalages de rôle social sont fréquents. Chez Stevenson, les personnages sont duplices ou alternatifs (*Docteur Jekyll et Mister Hyde*). Tourgueniev évoque « l'homme en trop », personnage inutile et mal structuré. Pirandello, Giraudoux, et plus près de nous Vargas Llosa et Torrente Ballester ont joué avec l'identité et les légendes de leurs personnages (*La Maison verte, La Saga/Fuga de J.B.*). La personnalité, ou plus exactement son contenu, les faits et gestes qui lui sont rapportés, sa mémoire, ses fantasmes, semblent se séparer de l'identité physique et du nom qui les accompagnent.

Ainsi, d'un côté, la psychologie et la psychiatrie renouvellent et modernisent la personnalité pour l'intégrer dans le courant scientifique. De l'autre côté, la

littérature semble s'en méfier, redoutant sans doute une définition sociale trop primaire qui pourrait nuire au contenu intime et singulier. Il est de ce point de vue intéressant et paradoxal que Proust, un des derniers écrivains à pratiquer de façon exhaustive des descriptions de personnages, ait été à la fois un explorateur remarquable de l'intériorité et un auteur de pastiches.

Véronique Taquin, dont le style et les réflexions se situent dans le sillage de Marguerite Duras, aborde avec élégance toute cette question de l'élaboration de la personnalité dans le monde moderne avec le roman qu'elle vient de publier chez Hermann : « *Un Roman du réseau* ». Cette fois-ci, outre les monologues intérieurs et les fragments de souvenirs, les communications internet sont à l'œuvre. Premier protagoniste de cette affaire, Jean Névo crée un site qu'il appelle Odds. Maître du jeu, il diffuse des biographies plus ou moins imaginaires. Des dialogues et des interactions s'en suivent : rencontres, couples, correspondances, évocations diverses. Plusieurs parallèles s'établissent, le domaine vécu et celui du réseau, ce qui est écrit, ce qui demeure imaginaire, les personnages identifiés, les pseudos, les simulacres, les anonymes. Nous ne sommes plus très loin de la science-fiction et des romans de Philip K. Dick dans cette interactivité qui relie vingt-cinq correspondants du site, lesquels ne maîtrisent plus très bien leurs limites et commencent à se confondre. Néanmoins une ambiance s'installe, intersubjective quoique masquée et incertaine. Les personnages cherchent à s'affirmer tout en redoutant les stéréotypes, les simplifications, le formalisme. Nous les sentons rétifs à leurs enseignants, à une définition sociale trop étriquée, car la sociologue est mal vue, au résumé que constitue la représentation théâtrale, à la narration a posteriori qui est une illusion de cohérence, « modélisation cauchemardesque du rapport social ». À ces emprises réductrices, les correspondants du site préfèrent les fragments et les facettes de leurs personnages, traversés d'énoncés. L'imitation d'un modèle amène l'idée intéressante du parasitage adventice d'une personnalité sur l'autre, échange d'intimité qui pourrait être affectif, bien connu chez les personnalités dépendantes et borderline.

Roman réticulaire, ce texte invite à une démultiplication imaginaire des personnages. La personnalité se définit alors sur plusieurs plans, celui de l'échange réel et physique, celui de la communication en réseau, celui de l'écrit, celui des souvenirs et des fantasmes. Les héros peuvent-ils encore intégrer tout cela, ou, autre question, la cohérence de la personnalité, par les psychologues, par les romanciers, ne fut-elle pas depuis toujours un mythe ? Pensée sans sujet, conscience traversée de messages qui viennent d'ailleurs, bribes et détails plus

importants que les grandes valeurs morales, tout est en place pour un effacement progressif des personnalités et des destins, minés par une présentification tentaculaire et interactive. « Internet est à la fois un effet, un vecteur et un symptôme de notre société elle-même réticulaire. Celle-ci se caractérise par une atomisation forte, en même temps que par la multiplication d'interactions individuelles » écrit Laurent Loty dans la postface de ce *Roman du réseau* qui prend le relais avec élégance et talent des romans épistolaires de jadis.

Q. Debray

**Q. Debray :** *La communication en réseau est-elle un moyen moderne pour mieux connaître et mieux affirmer sa personnalité ?*

**Véronique Taquin :** Oui, bien des stimulants de la découverte de soi dans l'imaginaire sont intéressants, cependant périlleux et en partie illusoire : expérimentaux. Mais « affirmer » sa personnalité requiert de toute façon l'épreuve la plus directe de la réalité (imprévisible, conflictuelle, etc.) : les participants d'*Odds* se rencontrent effectivement... « en ville ».

En matière de personnalité, les désirs des personnages dépendent de leur chemin jusque-là. Névo ne cherche pas à affirmer sa personnalité, il en serait bien plutôt à s'en dépendre, en une phase critique : p. 21 : « À force de décliner sa réponse en différents registres, il vous avait signifié qu'il voulait quelque chose et qu'il n'y pouvait rien. Indifféremment sa surpopulation ou sa raréfaction, termes poétiques qui tout compte fait le gênaient moins... » : c'est une certaine épreuve de l'impersonnel qui lui est nécessaire en ce moment de sa vie, une sorte de *liquefactio* dans l'alchimie d'un K.-G. Jung, et paradoxalement, elle passe pour lui par le rôle du Maître, qu'il ne peut considérer sans ironie (p. 17 « Rien n'est plus drôle qu'un géant manœuvré par les mille liens des Lilliputiens qui croient devoir se prémunir contre sa force ».) Mais dans cette perspective initiatique, la personnalité est quelque chose qui n'est que relativement stable et qui peut changer.

Lessen est le personnage pour lequel se pose le plus la question de l'affirmation de sa personnalité, parce que c'est un adolescent qui doit entrer dans la vie et parce qu'il lui faut choisir sa voie : cela passe pour lui par le très curieux contrat avec Névo (p. 70) et par le jeu de rôles, qui brûle un par un les avènements sociaux dont il ne veut pas (p. 72).

Quand vous parlez du parasitage adventice d'une personnalité sur l'autre vous touchez juste, sans que je puisse savoir pourquoi (soit c'est bien l'effet d'une pathologie *borderline*, soit c'est une perception aiguisée et vraie du rapport entre expérience de l'amour et genèse de la personnalité, chez ces personnalités pathologiques. Si l'amour joue bien un rôle dans les identifications du sujet, lesquelles construisent sa personnalité à partir de presque rien, alors cette perception a sa part de vérité.)

**Q. Debray :** *Peut-on parler d'intersubjectivité, d'identité de groupe ?*

**Véronique Taquin :** Certaines unités significatives peuvent s'individualiser selon les circonstances : l'individu biologique, le couple, le groupe, acquièrent des consistances qui leur sont propres, ce qui justifie de parler d'individu à chacun de ces niveaux, au sens d'unité indivisible produisant des effets spécifiques, irréductibles à la somme des composantes. *Odds* est bien un groupe avec sa dynamique propre.

Mais parler d'intersubjectivité renverrait peut-être à une conception beaucoup plus exigeante de la communication, car il s'agit de se comprendre effectivement entre sujets, et non pas seulement de former une unité à part et qui fonctionne. Ainsi, pour Kant, c'est l'esthétique seule qui fonde la possibilité de l'intersubjectivité ; ce que Proust fait comprendre à sa manière fort simple (et que j'approuve) : sans l'art il serait impossible, même dans l'amour, de pénétrer l'étrangeté absolue de la vision d'autrui sur le monde : car tout le prix de l'art est de nous faire accéder au point de vue de cette étrange monade, sans porte ni fenêtre, qu'est l'âme d'autrui. Les diverses sciences de l'esprit permettent de s'en approcher sur un mode conceptuel indispensable, mais bien distinct du partage esthétique.

L'individuation de groupe est moins exigeante : on peut agir solidairement, en vertu d'affinités ou de dynamiques groupales qui sont loin d'impliquer une vraie compréhension de cet autrui qu'on suit ou auquel on répond, ayant bien perçu une partie du message, mais non sa totalité, ni fidèlement. Car l'imaginaire produit ses effets dans le réel, et pourtant nous enferme.

**Q. Debray :** *Les réseaux sociaux sont-ils véritablement sociaux, ou seulement l'occasion de déverser sans retenue de multiples ego ?*

**Véronique Taquin :** Les réseaux sociaux sont « véritablement sociaux », mais je ne crois pas que les rapports sociaux soient pourvus de l'humanité attendue derrière une acception positive du mot social (c'est-à-dire : sociable, heureusement civilisé). La sociologie analyse des rapports réellement, et non pas

idéalement, humains ; ce pour quoi elle est si désagréable parfois. Ainsi c'est bien l'essence du social qui se présente dans les réseaux sociaux, mais elle n'est pas très propre. Internet offre un déversoir sans retenue à de multiples *ego*, dont on espère qu'ils sont humanisés ailleurs. Cependant la socialisation par Internet occupe une place effectivement croissante, et cela se voit.

La liberté que donne *Odds*, de déverser sans retenue de multiples *ego*, est indispensable à certains sujets en crise : mais reconstruire quelque lien avec autrui suppose très vite une auto-restriction de cette liberté, sur des bases nouvelles et acceptées de plein gré car elles sont enfin comprises : l'extrême solitude d'*achille* dans sa morne rigueur obsessionnelle, et celle de *twilight-ida* dans sa période de charabia pathétique, sont repérées comme soliloques des deux fous du village, et donc un peu délaissées (p. 21).

Vous avez raison de relever la réticence de plusieurs de mes personnages à leurs enseignants : car c'est bien la liberté qui s'y joue, même si certains, comme Lessen, sont par excellence de très bons élèves. C'est là aussi que le bât blesse avec la sociologie : non parce qu'elle aurait tort en dégageant des déterminismes, mais parce que la conscience de la nécessité qu'elle inculque au sujet, met celui-ci en demeure d'exercer sa liberté dans une échappée difficile. Lessen ne veut pas du rôle du jeune centralien, non pas parce qu'il est mal conçu pour ceux qui s'y sont laissé prendre, mais parce que sa liberté à lui, faible et naissante, existe assez pour refuser le rôle.